

L'Institut Canadien-Français a cru que le respect et l'amour de la religion de nos pères, que la morale inseparable du bon goût dans les choses de l'esprit, que l'ordre concilié avec la liberté, que le respect des institutions libérales du Grand Empire dont nous formons partie, que l'attachement le plus inviolable à la langue, aux mœurs, aux traditions de nos aïeux, pourraient très-bien constituer les bases d'une société unie aux sciences, aux lettres et à la Patrie.

Un tel programme n'a rien que de naturel et de raisonnable, il ne comporte ni le mépris ni la haine de personne, mais simplement le respect de soi-même et le culte du passé... Vouloir conserver sa Nationalité n'est-ce pas simplement vouloir être soi-même ? Rester soi-même, tout en se perfectionnant, n'est-ce pas le conseil que le moraliste, l'artiste, le critique en littérature donneront de suite à quiconque voudra les consulter ? Si l'on déteste l'affection dans les choses du goût ou de la frivolité, comment pourrait-on admirer dans le domaine du cœur et de la pensée ? Si on ne lui fait pas grâce lorsqu'elle procède seulement de la vanité ou de la légèreté, qui donc oseraît la préconiser alors qu'elle ne serait appuyée que sur les plus ignobles calculs, et que la lâcheté seule ferait tout son mérite ?

Un journal de cette ville disait en 1838, que le Bas-Canada devait devenir Anglais même au prix de cesser d'être Britannique ; les hommes d'Etat de l'Angleterre avaient pensé en 1774, que plus longtemps il serait Français, plus longtemps il resterait Britannique. En 1838, le cri de la passion arrachait à nos ennemis un aveu conforme aux prévisions des politiques les plus adroits du monde entier ! Quoiqu'il en soit, la question aussi a son côté littéraire, artistique et social, tout comme elle a son côté politique. À ce point de vue je me suis demandé si les plus ardents zélateurs de l'assimilation de tous les peuples de ce continent à un type unique, réussissaient dans leurs projets, ne regretteraient-ils pas, un jour, tout ce qu'ils auraient perdu par leur triomphe même ? Ne se rappelleraient-ils pas, malgré eux, le vers de Lamotte que je viens de vous citer ? *La loi de la nature est la variété, la variété même dans l'unité* ; car, en groupant toutes choses sous des catégories diverses, elle ne donne nulle part l'exemple de l'uniformité absolue.

Dans ce pays surtout n'est-ce pas au contraire une admirable coïncidence que celle qui fait coexister les deux nationalités les plus brillantes et les plus puissantes de la civilisation moderne, sur un même sol et sous un même Gouvernement ? Y a-t-il pour le philosophe, l'artiste ou le littérateur une plus belle étude à faire que celle de ces deux nobles races, ainsi rapprochées l'une de l'autre, cultivant, chacune d'elles, avec amour les deux plus grandes littératures des temps modernes, cherissant des souvenirs historiques qui se touchent par tant de points et participant simultanément aux profondes études, aux découvertes précieuses qui se publient sans cesse de chaque côté de l'étrange bras-de-mer qui sépare notre ancienne et notre nouvelle mère-patrie ? L'Europe et le monde entier croient la paix, la prospérité, les progrès de l'humanité assurés par l'alliance de ces deux nations, et l'Amérique évidemment n'aurait rien à gagner en détruisant ce que l'on peut appeler l'incarnation de cette alliance sur ces rivages. Du reste, la vitalité, plus encore l'exubérance de notre nationalité a sa preuve dans ces flots de peuple qui, issus de cinquante mille hommes, sont aujourd'hui au-delà d'un million, couvrant progressivement toutes les parties inhabitées de notre territoire, sans diminution de population dans

les anciens établissements, et envahissent jusqu'aux pays étrangers ; elle a sa preuve dans les progrès de tons gentes, dans les carrières nouvelles que s'ouvre chaque jour notre jeunesse ; elle a sa preuve dans les succès de nos marchands, de nos industriels, de nos artistes, de nos jeunes écrivains qui tous s'élancent avec tant d'ardeur à la conquête de l'avenir, sans s'effrayer des obstacles sans nombre dont pour eux, plus que pour nos voisins, la route est partout encombrée.

Rien cependant dans ses convictions religieuses et nationales n'est hostile aux peuples qui nous environnent. Placés sans cesse sur la défensive, nous ne saurions inspirer à ceux qui sont de bonne foi, l'ombre même d'une légitime alarme. Libres de nous emprunter ce qu'ils voudront, ils savent bien que nous ne pourrions ni ne voulons rien leur imposer. Déjà cependant, sans le vouloir, nous avons échangé avec eux quelques qualités et peut-être malheureusement quelques défauts. La physionomie du Bas-Canada, même en ce qui concerne les hommes d'origine Britannique, n'est pas identiquement celle du Haut-Canada, pas plus que notre propre physionomie n'est identiquement celle de la France.

Les grandes institutions constitutionnelles qui sont l'orgueil et la puissance de la Grande-Bretagne, ont, de tout temps surtout, mérité et obtenu l'amour des Canadiens-Français. Elles ont été longtemps notre seule sauve-garde, si imparsfaite que fut alors la part qui nous en était échue. Et c'est au moment surtout où le Canada vient de perdre un (\*) de ces hommes dont le souvenir reste comme un monument dans l'histoire des nations, que nous devons ressentir toute l'importance des conquêtes que nous avons faites sous sa direction et sous celle d'un de nos plus illustres compatriotes, dont le nom sera toujours inseparable du sien. (‡)

Ces conquêtes avaient été l'objet des longs travaux et des luttes patriotiques des Bédard, des Panet, des Taschereau, des Stuart, des Neilson, des Papineau père et fils, des Viger, des Vallières et des Bourdages, dans la première période de notre histoire parlementaire. Que la jeunesse du pays n'oublie jamais qu'aujourd'hui des plus douloureuses épreuves, Robert Baldwin nous tendit une main généreuse, et fut le premier à comprendre toute l'importance du rôle qui nous était réservé ! Aimant nos libertés de cet amour que l'homme de génie porte toujours à son œuvre, les institutions pour lesquelles il avait si longtemps combattu, qu'il avait lui-même inaugurées, ont dû lui paraître dans sa retraite moins assurées qu'il ne le souhaitait ; et peut-être a-t-il eu en mourant la douleur de douter ou de notre force ou de notre courage à porter la glorieuse armure dont il nous avait revêtus.

Il est possible en effet que mis en pleine possession de choses depuis si longtemps désirées, nous éprouvions quelques désappointements à la vue de leurs imperfections, et que nous nous décourageions dans les épreuves et les complications qui sont le propre de ce régime.

Cependant si, trompé par nos plaintes, le despotisme ostrait encore de se charger de nos destinées, il est bien probable que semblables à l'imprudent bûcheron de la fable qui avait appelé la Mort à son secours, nous lui dirions : ce que nous voulons de toi c'est que tu nous aides à recharger sur nos épaules le fardeau de nos libertés.

(\*) L'Hon. Robert Baldwin.

(‡) Sir L. H. Lafontaine, Baronnet.